

# LES TRÉSORS DE NOTRE-DAME DE PARIS

par Alexis Drahos, professeur à l'École du Louvre



Vue sur Notre-Dame de Paris © Pixabay

## Conférence à domicile

L'incendie de la cathédrale Notre-Dame de Paris, le 15 avril 2019, provoqua à juste titre une vague de sidération dans le monde entier. Que l'on soit croyant ou non, cette catastrophe interpella tout un chacun et engendra une véritable prise de conscience. Tout un pan de notre patrimoine s'est trouvé soudain gravement menacé. Point zéro des routes de France comme on aime parfois à se le rappeler, cette cathédrale dont les fondations remontent à 1163 est tout simplement, avec ses treize millions de visiteurs par an, l'édifice religieux le plus fréquenté d'Europe après la basilique Saint-Pierre de Rome. Celle que l'on croyait jusque-là "immortelle" s'est révélée du jour au lendemain d'une grande vulnérabilité, que symbolise l'effondrement de sa flèche, capté sous l'œil des caméras et des télévisions du monde entier. La toiture, et notamment sa célèbre "forêt", n'ont hélas pas survécu au sinistre. Signe de l'attention portée à l'événement, les ventes du célèbre roman de Victor Hugo s'envolèrent. Contemporain de l'illustre écrivain, Viollet-le-Duc avait entrepris quelques années après la publication du roman un travail de restauration de l'édifice, dont la reconstruction de la flèche. L'incendie dévastateur eut aussi pour effet la remise au premier plan des chefs-d'œuvre que comptaient ce bâtiment vieux de huit cent cinquante ans et par voie de conséquence la plongée dans les arcanes de ses origines médiévales.

Mais doit-on réduire le trésor de Notre-Dame à la couronne d'épines ou à la tunique de Saint-Louis ? L'exposition du musée du Louvre en cet automne 2023 cherchera justement à remédier à cette vision restrictive. Le trésor de Notre-Dame se compose non seulement d'objets liturgiques, mais aussi de manuscrits rares, d'œuvres d'orfèvrerie, sans oublier les statues de la Vierge ou des apôtres. Pourtant, dans l'imaginaire collectif, ce sont bien dans un premier temps ces deux trésors, la couronne et la tunique de Saint-Louis, qui viennent automatiquement à l'esprit.



Notre-Dame de Paris et sa flèche, avant l'incendie de 2019 © Pixabay



La couronne d'épines  
 Wikimedia Commons

La couronne d'épines est aujourd'hui encore la relique la plus vénérée de la Passion du Christ.

## Les reliques de la Passion du Christ

Protégées par les chevaliers du Saint-Sépulcre, les reliques de la Passion du Christ n'ont jamais cessé de fasciner. Miraculeusement sauvée des flammes, notamment grâce au sauvetage organisé par le prêtre et aumônier Jean-Marc Fournier, la couronne d'épines est aujourd'hui encore la relique la plus vénérée de la Passion du Christ. Et la raison en est simple : Jésus l'aurait portée au moment de la crucifixion. Pour le ridiculiser, à la veille de sa mort, les soldats romains l'auraient ainsi coiffé d'une couronne garnie d'épines. Une vision tragique appelée à hanter les siècles à venir, comme en témoignent les innombrables peintures, notamment à partir de la Renaissance, dont l'une des plus célèbres versions est celle du Titien (1570). Dotée d'un diamètre de vingt et un centimètres de long, la couronne d'épines est formée d'un cercle de joncs assemblés en faisceaux retenus par un fil d'or. Protégée par un tube en cristal depuis 1896, elle est aujourd'hui conservée dans un coffre. Le vendredi de Carême et un vendredi par mois, les chevaliers de l'Ordre du Saint-Sépulcre, dont la fonction est de veiller sur elle, présentent la couronne d'épines au public dans le seul but de maintenir la ferveur religieuse et de rapprocher les fidèles de Jésus.

C'est sainte Hélène – mère de Constantin – qui “fit sortir de l'oubli” la relique au cours d'un voyage en Terre Sainte et notamment à Jérusalem en 324-326. Une fois sur place, elle y aurait retrouvé la Vraie Croix. On parla alors “d'invention” à comprendre dans le sens de “découverte”. Hélène va mettre à jour également des clous et surtout la couronne d'épines. Au début du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle ap. J.-C., saint Paulin de Nole fait également mention de la relique. Pour des raisons de sécurité – menace des puissances musulmanes –, celle-ci sera transférée de Jérusalem à Constantinople pour y rester près de cinq siècles. En 1238, le dernier empereur latin de Constantinople, Baudouin II de Courtenay – en proie à des problèmes financiers – se trouve contraint de la vendre à Saint-Louis. Le montant a de quoi donner le tournis : 135 000 livres tournois, autant dire une somme colossale pour l'époque. Un acte qui inspirera là aussi les peintres. Au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, par exemple, l'artiste espagnol Rafael Tegeo (1798-1856)

tirera de cet événement un tableau figurant dans un paysage le roi de France recevant la relique des mains de Baudouin. On raconte que pour la prendre dans ses mains, saint Louis se serait dépouillé de ses vêtements royaux. Le 19 août 1239, la couronne d'épines est donc ramenée à Paris pour être déposée à la cathédrale Notre-Dame. Mais l'édifice, qui est alors en cours d'achèvement, n'est visiblement pas jugé digne de l'abriter. Saint Louis décide alors de faire construire une châsse géante pour abriter les reliques de la Passion : ce sera la Sainte-Chapelle. Après plusieurs années de travaux, l'édifice religieux est inauguré le 26 avril 1248. En 1791, Louis XVI, dans le but de protéger la relique du vandalisme révolutionnaire, fait transférer la couronne d'épines à l'abbaye de Saint-Denis. Finalement, la relique ne rejoindra la cathédrale Notre-Dame qu'en l'année 1806.

Aujourd'hui encore, à l'image d'autres reliques, il n'est pas possible de confirmer scientifiquement l'authenticité de la couronne d'épines. Les historiens comme Jean-Christian Petitfils – auteur récemment de *Le Saint Suaire de Turin* (2022) – se montrent ainsi très prudents. Cette situation ne fera que renforcer l'aura et le mystère qui l'entoure, expliquant ainsi la vénération que l'objet continue de susciter à travers le monde.

Aux côtés de la couronne d'épines, Notre-Dame de Paris conserve également deux autres reliques de la Passion : un morceau de la croix et un clou. Celui-ci proviendrait de l'église du Saint-Sépulcre, Notre-Dame le détient depuis 1824. Avant, le clou aurait voyagé d'Aix-la-Chapelle à Saint-Denis.

## Conférence à domicile



La tunique de Saint-Louis  
 Wikimedia Commons

### La tunique de Saint Louis

La chemise de Saint Louis est l'autre fleuron du trésor de Notre-Dame. Confectionnée dans un tissu de lin blanc, la tunique dont il manque une manche, mesure quarante-trois centimètres sur cent onze centimètres. Chose étonnante, elle présenterait des traces de sang. Nombre de mystères planent encore autour d'elle. Les spécialistes ont beaucoup de difficultés encore à présumer de son âge. Des sources prétendent que cette tunique remonterait au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Au cours de son histoire, la tunique de Saint Louis voyagea beaucoup à travers Paris, se trouvant successivement dans la Sainte-Chapelle, l'abbaye de Saint-Denis en 1791 ainsi qu'à la Bibliothèque nationale de France deux ans plus tard, avant enfin de rejoindre la cathédrale Notre-Dame en 1804. Le 11 septembre 1974, la tunique de Saint Louis a été classée monument historique.

### Les autres reliques

Le trésor de Notre-Dame de Paris peut également s'enorgueillir de détenir les reliques de sainte Geneviève. Composées de quelques fragments d'os, celles-ci furent déposées après la Révolution dans la cathédrale. Patronne de Paris, sainte Geneviève (420-502) resta dans l'histoire pour avoir convaincu les Parisiens de ne pas s'enfuir de leur ville face à la menace que faisaient porter les troupes d'Attila. Grâce à ses prières, dit-on, le conquérant n'aurait pas investi la capitale. Un fragment d'os de sainte Clotilde s'y trouve également.

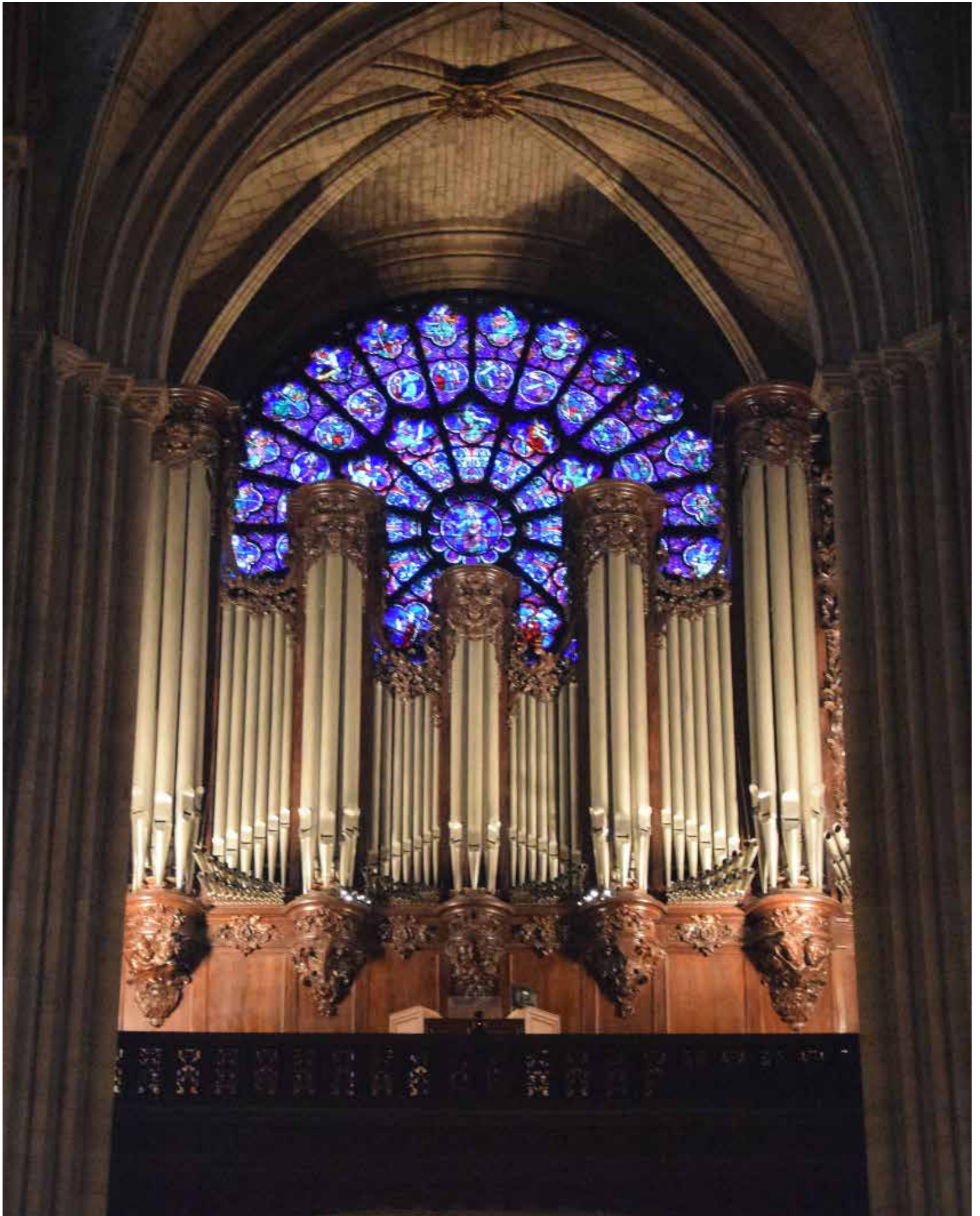
Malheureusement tout n'a pas pu être sauvé. Trois reliques situées dans le coq surmontant la flèche (dont une relique de saint Denis) ont disparu lors de l'effondrement de celle-ci.


À l'instar des reliques de la Passion, le grand orgue de Notre-Dame figure parmi les joyaux du bâtiment.

### Trésors “sonores” : les orgues et les cloches

À l'instar des reliques de la Passion, le grand orgue de Notre-Dame figure parmi les joyaux du bâtiment. Plus qu'une “voix”, il est l'âme de la cathédrale. S'il a survécu par miracle au grave incendie, il n'a pas échappé à quelques travaux de restauration. Comme le notent les spécialistes, il a reçu de la poussière de plomb, sans parler des variations thermiques dont il a souffert. Après le grand orgue de l'église de Saint-Eustache du quartier des Halles, il est le plus imposant de France avec ses cent quinze jeux et ses huit mille tuyaux d'époques différentes dont certains remontent jusqu'au Moyen Âge. Le grand orgue est composé de cinq claviers d'une cinquantaine de notes. Au fil des siècles, l'orgue va profondément se modifier et ce sous les travaux de grands facteurs tels que François Thierry ou François-Henri Clicquot au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Il sera par miracle épargné par les destructions de la Révolution. En 1868, un des plus grands facteurs de sa génération, Aristide Cavallé-Coll (1811-1899), reconstruit le grand orgue de Notre-Dame. Cet événement, auquel Saint-Saëns participa, sera relayé par la presse de l'époque, notamment dans *Le Figaro*. Aujourd'hui, les orgues de Notre-Dame restent un élément incontournable de la cathédrale. Cependant, il faudra attendre 2024 pour les entendre à nouveau résonner dans l'enceinte de l'édifice religieux.

L'autre élément crucial du paysage sonore de Notre-Dame est sans nul doute, *Emmanuel*, le gros bourdon. Il s'agit là de la plus imposante cloche de France après celle de la basilique du Sacré-Cœur de Paris. D'un poids de treize tonnes, il a été réalisé en 1686 et son parrain n'est autre que le roi Louis XIV. Une de ses particularités tient au fait qu'il ne sonne que pour les grands événements de l'histoire comme à l'occasion de deuils nationaux, de la visite d'un pape, ou de la mort d'un chef d'État, comme ce fut le cas par exemple à la mort de Jacques Chirac. Il retentit également en 2022 pour un appel à la paix en Ukraine. Enfin, en ce début d'année 2023, *Emmanuel* sonna à l'occasion de la mort de l'ancien pape Benoît XVI.



Le grand orgue de Notre-Dame de Paris  Wikimedia Commons

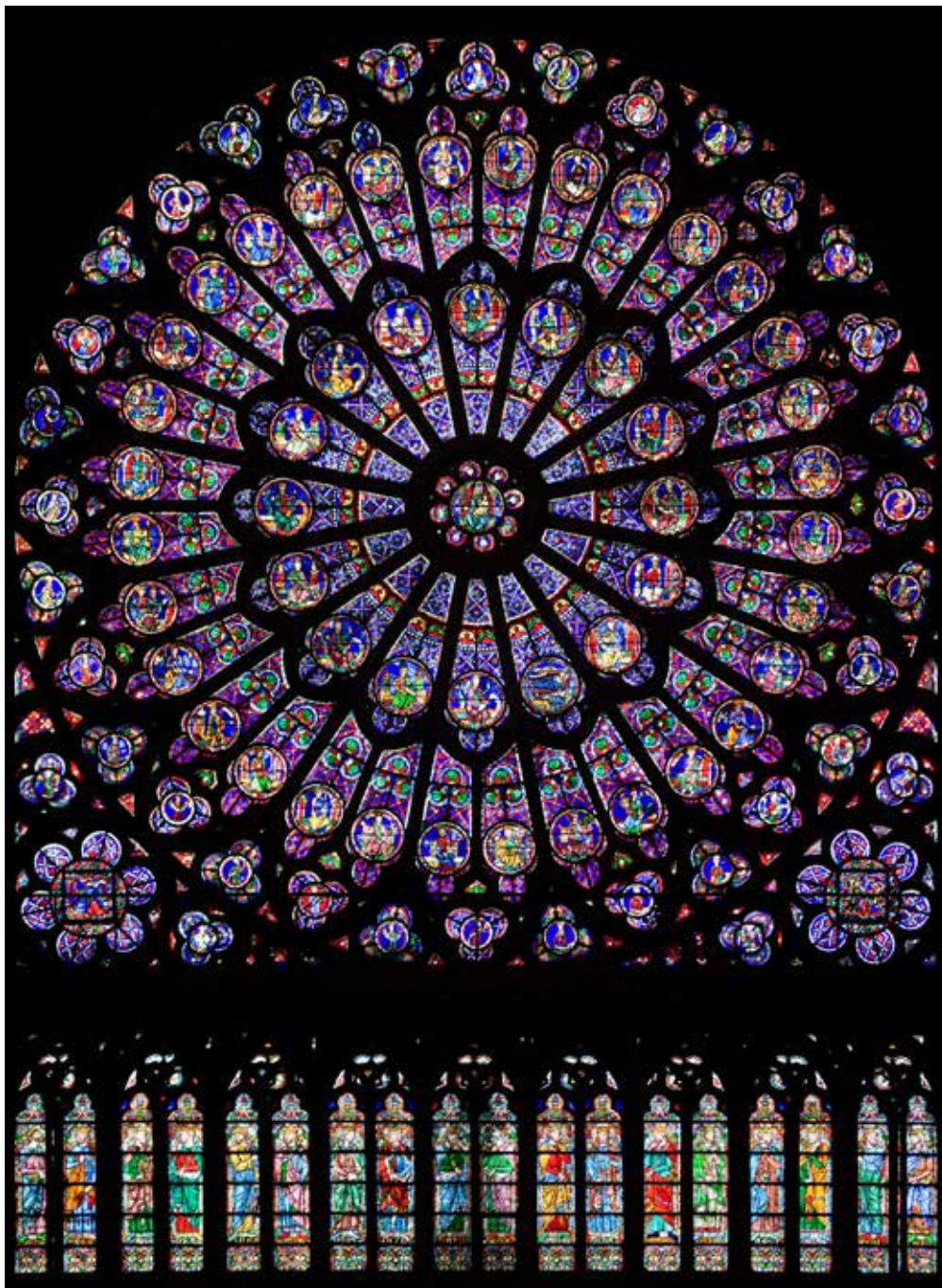
## Conférence à domicile


## Les vitraux : l'exemple de la rosace

Difficile de faire abstraction des vitraux surtout quand il s'agit d'une cathédrale gothique et a fortiori celle de Notre-Dame de Paris. D'une manière générale, l'art du vitrail constitue une spécificité de l'époque médiévale. Pour ce qui est de l'ensemble des vitraux de Notre-Dame, ce sont indubitablement les trois rosaces qui ont retenu l'attention des historiens de l'art qui n'ont pas hésité à les compter parmi les chefs-d'œuvre de la chrétienté. Là encore, par chance, ces joyaux artistiques ont été relativement épargnés par l'incendie, alors qu'ils auraient pu exploser sous l'effet de la chaleur.

Les trois rosaces ont retenu l'attention des historiens de l'art qui n'ont pas hésité à les compter parmi les chefs-d'œuvre de la chrétienté.


Réalisée vers 1225, la Rose Ouest, qui se compose de vingt-quatre rayons sur trois cercles concentriques, est à la fois la plus ancienne et la plus petite des trois rosaces que compte la cathédrale Notre-Dame. Elle est l'œuvre de Jean de Chelle et Pierre de Montreuil. Sur le plan iconographique, cette rosace – qui a subi plusieurs restaurations au cours de son histoire – offre un programme complexe mêlant inspiration théologique et profane. Brandissant un sceptre à trois feuilles, la Vierge Marie supportant sur ses genoux le petit Jésus, est au centre de la composition. Autour de la Vierge, les cercles illustrent successivement les douze tribus d'Israël, une psychomachie, autrement dit un "combat des vices et des vertus" et enfin les signes du Zodiaque associés aux travaux des mois de l'année. Un tel choix iconographique ne résulte en rien du fruit du hasard, lorsque l'on sait à quel point l'astrologie guidait la vie des hommes de l'époque médiévale.



La Rose Nord de Notre-Dame de Paris  Wikimedia Commons

Sur le transept sud de la cathédrale, la Rose du Midi – offerte par saint Louis – constitue indéniablement le point d'orgue de cet ensemble de verre. Édifiée en 1260 pour répondre à la Rose Nord réalisée une dizaine d'années plus tôt, cette rosace de plus d'une douzaine de mètres de diamètre se compose de quatre cercles de quatre-vingt-quatre compartiments historiés. Consacrée au Nouveau Testament, cette rosace illustre notamment des saints, des scènes de martyrs, comme Blandine, Ambroise ou Marguerite, ou encore des anges. Quant aux autres cercles, ils représentent des scènes diverses comme la fuite en Égypte, un thème iconographique qui deviendra célèbre à la Renaissance.



La Conversion de Saint-Paul, Laurent de La Hyre  Wikimedia Commons

## Les “Mays” ou peintures

Il est vrai que les peintures ne sont pas les œuvres qui viennent d’emblée à l’esprit quand il s’agit de songer aux trésors de la cathédrale de Notre-Dame. Ces toiles, réalisées pourtant par les grandes figures de l’art français du <sup>xvii</sup> siècle, n’en sont pas moins nombreuses et de qualité. On les appelle les “Mays”, ce sont de grands tableaux d’autels. De 1630 à 1707, la corporation des orfèvres parisiens n’en commandera pas moins de soixante-treize. Si certains ont été perdus, la plupart se trouvent aujourd’hui dispersés à travers la France dans des musées des Beaux-Arts ou dans des églises, à Arras, Rouen, Toulouse ou encore Lyon. Avant l’incendie de 2019, la cathédrale Notre-Dame de Paris pouvait s’enorgueillir d’en posséder encore plusieurs. Parmi ceux-ci, certains ont été malheureusement abîmés lors de la tragédie et demanderont par conséquent des efforts de restauration.

Parmi ces œuvres, se trouve *La Conversion de Saint-Paul* de Laurent de La Hyre (1606-1656), un des principaux représentants de l’atticisme. Le peintre afficha au cours de sa carrière un penchant non dissimulé pour l’antiquité grecque et ses décors architecturaux au point de devenir l’un des artistes français les plus célèbres de son temps aux côtés d’un Simon Vouet ou Claude Lorrain. Peinte en 1637, cette toile n’est toutefois pas la première de l’artiste consacrée à la cathédrale de Notre-Dame si l’on songe au *Saint-Pierre guérissant les malades de son ombre* réalisée deux ans plus tôt. *La Conversion de Saint-Paul* décrit pour sa part le moment fatidique où Saul – le nom juif de Paul de Tarse – chute du cheval à l’apparition du Christ, visible dans le ciel dans le coin gauche de la composition. De cette œuvre, il existe un dessin préparatoire qui aujourd’hui fait la fierté du musée du Louvre.

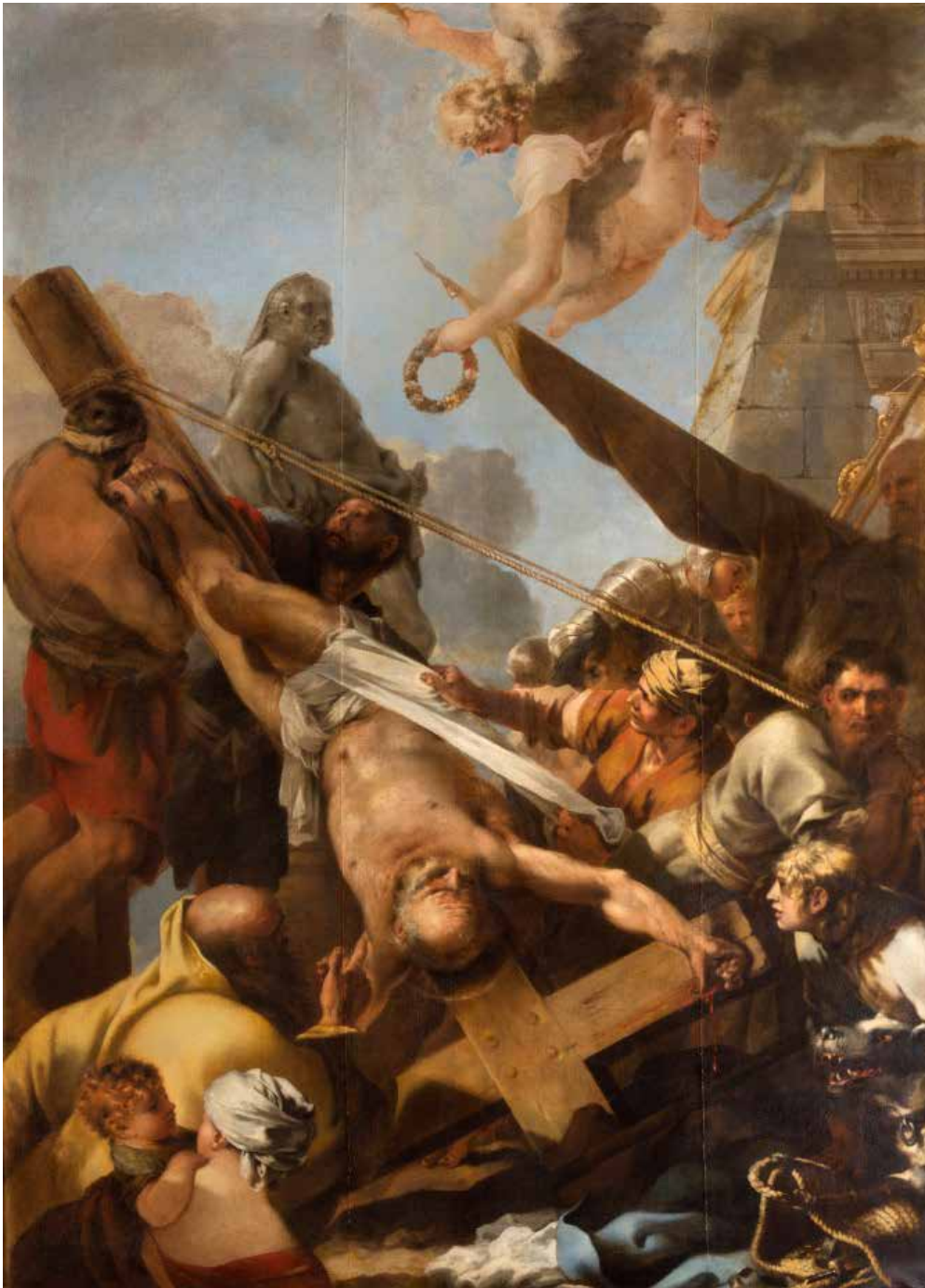
## Conférence à domicile

On trouve également une peinture de Charles Le Brun (1619-1690), *Le Martyr de Saint-Étienne*. Ce martyr est traité au chapitre VI des Actes des Apôtres – Cinquième Livre du Nouveau Testament. Premier diacre de la chrétienté, Saint-Étienne fut accusé, lors d'un procès au Sanhédrin, de blasphème et d'une condamnation par lapidation. On évalue sa mort aux alentours de 34 ap. J.-C. ce qui en fit un "protomartyr". La présence de ce saint dans les murs de la cathédrale Notre-Dame est particulièrement symbolique. Faut-il en effet rappeler qu'il existait à l'emplacement même de la construction de la cathédrale, une église dédiée à Saint-Étienne et dont les origines pourraient remonter au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. ? Incendiée par les Normands en 856 puis reconstruite, elle a été finalement détruite pour laisser place à la cathédrale d'aujourd'hui. Il n'en reste pas moins qu'à l'époque de la réalisation de ce tableau d'autel, le martyr de saint Étienne constituait un sujet relativement populaire parmi les peintres, si l'on en juge par exemple une version qu'en donna Rembrandt lors de sa période de jeunesse. Dans sa composition, Charles Le Brun, artiste protégé de Louis XIV, fait le choix de représenter le moment où saint Étienne est traîné hors de la ville de Jérusalem. On pense aujourd'hui que ce massacre aurait eu lieu près de l'actuelle porte de Damas. Au premier plan, les multiples pierres dépeintes font référence à son supplice. D'une grande violence, la scène montre saint Étienne, le crâne ensanglanté, les bras écartés, en train d'être lapidé. Rempli de désespoir, l'homme dirige ses yeux hagards vers le ciel dans lequel des anges soutiennent Dieu le père et le Christ. Son habit blanc contraste avec les couleurs terre du reste de la toile et aux bleus et orange portés par les différents personnages. Au loin, environné d'imposants nuages menaçants, la silhouette d'édifices antiques se détache.



*Le Martyr de Saint-Étienne*, Charles Le Brun Wikimedia Commons

L'étude des trésors de Notre-Dame équivaut à une véritable plongée dans l'histoire de la cathédrale dont les racines nous conduisent au cœur du Moyen Âge du temps des croisades.



Quelques années plus tôt, en 1643 précisément, Sébastien Bourdon (1616-1671) faisait le choix d'une autre scène de martyr, le *Crucifiement de Saint-Pierre*. À l'aise autant dans les sujets mythologiques que religieux, maîtrisant aussi la couleur, Sébastien Bourdon est une figure clef du premier classicisme français, même s'il n'a pas atteint pas l'aura de son illustre contemporain, Nicolas Poussin. Ce peintre originaire de Montpellier, qui allait devenir le protégé de Christine de Suède à la cour de Stockholm, nous livre ici une œuvre tout en puissance par l'intermédiaire de fortes diagonales traversant le centre de la scène. De cette œuvre transparaît ainsi une vision chaotique et déséquilibrée nourrie par les multiples personnages. Le premier plan donne une impression d'"horreur du vide" typique des scènes baroques de l'époque. Le fond, plus dégagé, est occupé à droite par un pan d'architecture, alors que de l'autre côté une statue interroge par son caractère quelque peu menaçant. Premier évêque de Rome, saint Pierre est iconographiquement parlant, facilement reconnaissable par sa tête dirigée toujours vers le bas, afin de ne pas imiter, par respect, le Christ. Afin de suggérer ses profondes blessures, Sébastien Bourdon peint, quoique fort discrètement, des ruisselements de sang sur la croix. Cependant, aucune trace de souffrance ne transparaît sur le visage du saint, en signe de résilience. La tradition chrétienne évalue sa mort aux alentours de 64, autrement dit sous le règne de l'empereur Néron.

L'étude des trésors de Notre-Dame équivaut à une véritable plongée dans l'histoire de la cathédrale dont les racines nous conduisent au cœur du Moyen Âge du temps des croisades. Indissociables de certains grands événements politiques de notre pays, ces fleurons du patrimoine de l'humanité dont la plupart restent hélas peu connus du public, reflètent avant tout l'histoire complexe de l'édifice religieux. Ils ont parfois traversé des révolutions et des guerres et témoignent ainsi du chaos et de l'imprévisibilité de l'histoire. Le soudain incendie de Notre-Dame est venu une fois de plus nous le rappeler.

*Crucifiement de saint Pierre*, Sébastien Bourdon  
 Wikimedia Commons